



**Sasha Grey**

**La Juliette Society**

**roman**



Avant que nous allions plus loin, mettons les choses au point.

Je veux que vous fassiez trois choses :

Un.

Ne soyez pas offensé par ce que vous lirez dans les pages qui suivent.

Deux.

Laissez vos inhibitions au vestiaire.

Trois – et c'est le plus important.

Tout ce que vous verrez et entendrez à partir de maintenant doit rester entre nous.

OK. À présent, passons aux choses sérieuses.



## CHAPITRE 1

Si je vous disais qu'il existe un club secret dont les membres sont choisis uniquement parmi les plus puissants de la société – banquiers, superriches, magnats de la presse, PDG, avocats, juges et policiers, marchands d'armes, militaires décorés, politiciens, dignitaires du gouvernement, et même membres du distingué clergé catholique –, me croiriez-vous ?

Je ne vous parle pas des Illuminati. Ni du groupe Bilderberg, du Bohemian Club, ou de ces grotesques inventions distillées par les tarés conspirationnistes pour faire vendre leur paperasse.

Non. En apparence, ce club est beaucoup plus innocent.

En apparence.

Mais pas dans le fond.

Ce club se réunit irrégulièrement dans un lieu tenu secret. Tantôt lointain et tantôt si évident qu'il en devient invisible. Mais jamais deux fois au même endroit. Généralement, même pas dans le même fuseau horaire.

Et durant ces réunions, ces gens... ne tournons pas autour du mot, nommons-les pour ce qu'ils sont, les Maîtres de l'Univers. Ou encore le Directoire du Système Solaire Connu. Ces gens, les Patrons, se servent de ces réunions privées comme

d'un espace de détente fort essentiel, pour oublier la tâche stressante et importante qui consiste à fourrer le monde toujours plus profond et à rêver de méthodes encore plus retorses et sadiques pour torturer, réduire en esclavage et appauvrir la population.

Et que font-ils durant leurs loisirs, quand ils veulent se détendre ?

Cela devrait être évident.

Ils baisent.

Je vois bien que vous n'êtes pas convaincu. Laissez-moi présenter les choses ainsi : avez-vous déjà rencontré un garagiste qui n'ait pas un penchant pour les voitures ? Un photographe qui ne prenne pas de photos tant que les lumières du studio ne sont pas allumées ? Un boulanger qui ne mange pas de gâteaux ?

Donc, ces gens, les Patrons – on ne va pas y aller par trente-six chemins –, sont des crosseurs professionnels.

Ils vous baisent pour avoir le dessus sur vous. Ils vous enculent pour arriver au sommet. Ils vous prennent votre argent, votre liberté et votre temps. Et ils continuent de vous enculer jusqu'à ce que vous rendiez votre dernier souffle. Et encore un peu après.

L'autre chose à savoir, la voici. Les puissants sont comme les célébrités. Ils aiment être entre eux. Tout le temps. Ils vous répètent jusqu'à plus soif que c'est parce que personne d'autre ne comprend mieux que leurs semblables ce que c'est que d'être comme eux. En réalité, c'est parce qu'ils ne veulent pas se frotter aux échelons inférieurs, à la masse, le vulgaire et le commun prenant un tel plaisir à voir les riches et les puissants succomber à l'unique chose capable de les faire s'arrêter : le sexe.

Ces gens, les Patrons, les crosseurs professionnels, ont compris comment baiser autant qu'ils veulent, et se livrent à leurs fantaisies sexuelles les plus débridées et les plus dépravées sans risquer le scandale. C'est un peu comme quelqu'un qui dirait avoir trouvé comment péter sans que ça sente, mais passons... ils font ça derrière des portes closes. Et tous ensemble. En secret.

Henry Kissinger a dit un jour que le pouvoir est l'aphrodisiaque suprême. À l'époque, il rôdait depuis assez longtemps dans les couloirs du pouvoir pour savoir exactement de quoi il parlait. Cet endroit en est la preuve.

On pourrait l'appeler le Club de Baise des 500 Plus Grandes Fortunes du Monde.

La Ligue des Crosseurs Immortels.

La World-Touze.

Ou le Groupe du Sexe.

Ils l'appellent la Juliette Society.

Allez-y. Googlez le nom. Vous ne trouverez rien du tout. Absolument rien. C'est vous dire s'il est secret. Mais juste pour que vous ne restiez pas dans le noir complet, voici un petit peu d'information et d'histoire.

La Juliette dont cette société a pris le nom est l'un des deux personnages – des sœurs, l'autre étant appelée Justine – conçus (si tant est que ce soit le mot juste) par le marquis de Sade, cet aristocrate français du XVIII<sup>e</sup> siècle, libertin, écrivain et révolutionnaire dont les aventures sexuelles scandalisèrent tant la noblesse française qu'il fut embastillé pour obscénité. Ce qui, rétrospectivement, fut une décision malheureuse, car dans sa cellule, n'ayant rien de mieux à faire que de se branler jour et nuit, le marquis fut poussé à inventer des obscénités pires encore. Juste pour prouver sa théorie.

Durant son incarcération, il rédigea le plus bel ouvrage de littérature érotique que le monde ait jamais connu. *Les cent vingt journées de Sodome*. Le seul livre jamais écrit qui surpasse la Bible en matière de violence et de perversion sexuelle. Et presque aussi long. Ce fut le marquis bien sûr qui, par la fenêtre de sa cellule à la Bastille, cria à la foule massée au pied qu'il fallait démolir le bâtiment et qui, par inadvertance, déclencha la Révolution française.

Mais revenons à Juliette. C'est la moins connue des deux sœurs. Pas parce que c'est la plus discrète. Oh non, loin de là ! Voyez-vous, Justine est un peu une prude emmerdante, une fille avide d'attention qui joue la victime jusqu'à ce que vous en ayez par-dessus la tête. Elle est comme ces célébrités qui ne cessent de radoter sur les ravages des drogues et du sexe compulsif, et mettent inlassablement et publiquement en avant leur vertu en apparaissant dans la moindre émission de télé-réalité où il est question de désintoxication.

Et Juliette ? Juliette éprouve sans vergogne une soif de sexe, de meurtre et du moindre délice charnel qu'elle n'ait pas encore goûté. Elle baise et tue, tue et baise, et parfois les deux en même temps. Et elle s'en tire toujours à bon compte, sans jamais payer ni pour ses galipettes ni pour ses crimes.

Peut-être qu'à présent, vous voyez où je veux en venir. Peut-être que vous comprenez pourquoi cette société secrète, la Juliette Society, n'est sans doute pas aussi innocente qu'elle en a l'air.

Et si je vous disais que j'ai réussi à pénétrer – si j'ose dire – le saint des saints de ce club, me croiriez-vous ?

Ce n'est pas que j'y aie ma place. Je suis une étudiante en troisième année d'université. Études de cinéma. Je ne suis pas quelqu'un de spécial. Juste une fille ordinaire qui a dans la vie les mêmes besoins et désirs ordinaires que tout le monde.

Amour. Sécurité. Bonheur.

Et m'amuser. J'adore m'amuser. J'adore bien m'habiller et avoir de l'allure, mais je n'ai pas des goûts de luxe en matière de vêtements. Je conduis une petite Honda trois-portes d'occasion dont la banquette est toujours encombrée d'un bordel varié que je n'ai jamais le temps d'enlever. Mes parents me l'ont offerte pour mes dix-huit ans, et c'est avec elle que j'ai emporté toutes mes affaires en quittant la maison pour aller à l'université. J'ai laissé derrière moi des amis que je connaissais depuis l'enfance; certains dont je me suis lassée avec l'âge et avec qui je ne me trouve plus de points communs, et d'autres sans lesquels je n'imaginerais pas passer ma vie; et tout un tas de nouveaux qui m'ont ouvert les yeux et fait découvrir d'autres horizons.

À partir de là, je ne vais plus avoir l'air de la petite Je-Sais-Tout. Là, je vais commencer à vous paraître toute simple et toute modeste. Parce que, à vrai dire, c'est dans ma tête que je me suis approchée du siège du pouvoir.

J'ai un fantasme sexuel récurrent. Non, il ne consiste pas à baiser Donald Trump dans son jet privé à dix mille mètres au-dessus de Saint-Tropez. Je ne vois rien qui me dégoûterait plus. Mon fantasme est beaucoup plus terre à terre, ordinaire et intime que cela.

Plusieurs fois par semaine, je vais chercher mon petit copain après le boulot et parfois, quand il tarde et qu'il est le dernier à sortir, j'imagine faire des trucs avec lui dans le bureau de son patron – mais nous ne l'avons jamais fait. On a bien le droit de rêver un peu, non ?

Son patron est sénateur. Ou plutôt un avocat en vue qui veut devenir sénateur. Et Jack, mon petit ami, fait partie de son équipe de campagne. En plus d'être étudiant en économie. Ce qui ne nous laisse pas beaucoup de temps pour être ensemble, parce que, quand sa journée est finie, il est généra-

lement tellement crevé qu'il s'endort sur le canapé presque à l'instant où il a enlevé ses chaussures. Le matin, il se lève de bonne heure pour partir en cours et nous n'avons généralement pas le temps pour un petit coup vite fait. Et vous savez ce qu'on dit de ceux qui passent leur temps à travailler.

J'ai donc comme fantasme de jouer mon rôle de docile petite copine et j'ai tout prévu. Je m'habillerais pour l'occasion. Bas et talons avec mon trench beige, le même que celui que porte Anna Karina dans *Made in U.S.A.* de Godard. Et dessous, de la lingerie. Peut-être un soutien-gorge et une petite culotte noirs, avec des jarretelles assorties. Ou bien je n'aurais rien en haut et seulement des bas blancs qui montent au genou et la petite culotte rose à pois qui a l'air de le rendre dingue. Ou encore juste des talons, jambes nues sans rien d'autre qu'une combinaison en soie crème ou une nuisette en mousseline. Mais toujours du rouge à lèvres rubis. Indispensable. Le meilleur allié d'une fille.

Le QG de campagne est un magasin en ville. Il y a des baies vitrées de tous les côtés et les lumières restent allumées toute la nuit pour que le moindre passant puisse voir la rangée d'affiches rouges, noires et blanches dans la vitrine où figure la trogne du patron de Jack sous le slogan en capitales : VOTEZ ROBERT DEVILLE.

L'unique endroit où nous aurions un peu d'intimité est le débarras, les toilettes ou le bureau que Bob – il tient à ce que tout le monde l'appelle ainsi – utilise quand il est là, ce qui est assez rare. Il est tout au fond, près de l'issue qui donne sur la stationnement, pour qu'il puisse entrer et sortir discrètement au lieu de devoir passer par l'entrée sur rue, au vu et au su de tout le monde.

Je suis à peu près sûre qu'il doit y avoir une poignée de gens dans ce bureau dont le fantasme est de baiser dans les toilettes

ou le débarras pendant les heures de bureau en espérant ne pas se faire pincer. Mais ce n'est pas le mien, et certainement pas si nous avons les lieux rien que pour nous. Et de toute façon, Jack me fait généralement entrer par la porte de derrière, qui donne directement sur le stationnement où je me gare, et le bureau est... juste là.

Il faut que je le répète, car je ne veux vraiment pas que vous vous mépreniez : nous ne l'avons jamais fait en réalité. Nous n'en avons même pas parlé, Jack et moi. Je ne suis même pas sûre qu'il accepterait. Mais dans mon fantasme, dès que nous entrerions dans ce bureau, que la porte serait refermée et les lumières, éteintes, les bisous et les câlins seraient terminés. C'est moi qui prendrais les rênes.

Je le pousserais à la renverse dans le fauteuil, le confortable fauteuil pivotant en cuir de Bob, et nous baisserions là, sur le « siège du pouvoir ». Je lui dirais de ne pas se lever, de ne pas se toucher, de ne pas bouger d'un poil, et je ferais un petit *strip-tease*, pour m'exhiber devant lui. D'abord, j'enlèverais la ceinture de mon manteau que je ferais glisser sur mon épaule pour dévoiler un peu de chair. Puis j'ouvrerais rapidement un pan en gardant l'autre plaqué contre moi, pour lui donner seulement un petit aperçu de ce qu'il y a dessous. Je lui tournerais le dos, laisserais tomber le manteau par terre, me baisserais et toucherais mes orteils pour qu'il sache exactement ce qu'il aura s'il se montre sage et s'il fait exactement ce que je lui demande.

Il banderait avant même que je lui aie enlevé son pantalon. Et quand je le ferais, je la verrais qui tendrait l'étoffe de son caleçon en coton.

Le moment serait venu pour un contact rapproché. Mais il n'aurait pas encore le droit de me toucher. Je me placerais devant le fauteuil, enfourcherais ses cuisses en lui tournant le

dos, et j'empoignerais les accoudoirs tout en frôlant, caressant et appuyant mes fesses, d'abord doucement, puis avec insistance, sur son entrejambe. Ensuite, je me laisserais descendre le long de sa queue, je la prendrais entre mes fesses et je serrerais pour la sentir gonfler et tressaillir contre la courbe de mon...

Mais je m'éloigne du sujet. Le sujet étant que je n'avais aucune raison d'être là, à la Juliette Society, parmi tous ces gens. Et je n'avais pas vraiment répondu à une petite annonce sur Craigslist ni passé un entretien d'embauche pour y entrer.

Disons seulement que j'avais un talent particulier, une tendance prononcée, une soif d'apprendre.

Et que j'ai été repérée.

Nous pourrions débattre en long, en large et en travers de la question nature ou culture, mais ce talent, ce n'est pas quelque chose d'inné chez moi. Du moins n'en suis-je pas consciente. Non, c'est quelque chose dont je me suis aperçue. Mais ça faisait longtemps qu'il était en moi, crypté, enfoui comme le détonateur chez un agent dormant, et seulement déclenché il y a peu.

Après avoir dit tout cela, comment vais-je commencer à expliquer ce qui s'est passé cette nuit-là? La nuit où j'ai fait la connaissance de la Juliette Society.

## CHAPITRE 2

La première chose que nous avons apprise en cours de cinéma est la suivante :

L'intrigue est toujours subordonnée aux personnages.

Toujours, toujours, toujours et sans exception.

N'importe quel professeur de *creative writing* digne de ce nom vous dira exactement la même chose, et il vous le fera répéter jusqu'à ce que cela vous soit aussi familier que votre propre prénom.

Ce principe général gouvernant un univers de fiction est aussi immuable que la théorie de la relativité d'Einstein. Sans lui, toute la substance s'effiloche.

Prenez n'importe quel film classique (n'importe quel film, en fait), réduisez-le à ses fondamentaux, et vous verrez de quoi je parle.

OK. *Sueurs froides*, un film que tout étudiant de cinéma comme moi est censé connaître à fond : le personnage de James Stewart, Scottie, est un détective dont la quête obsessionnelle et obstinée de la vérité, ajoutée à une tendance handicapante au vertige et une obsession pour une blonde morte qui frise la nécrophilie, sont les choses mêmes – son talon d'Achille, pour ainsi dire – qui l'empêchent de déceler la supercherie complexe dont il est la victime.

Imaginons plutôt que Scottie ait été un policier avec un penchant pour les sucreries. Cela aurait été plus réaliste. Mais ça n'aurait tout bonnement pas fonctionné. Il aurait alors été inexorablement attiré par le marchand de beignes au lieu de la femme fatale, et Hitchcock n'aurait pas eu de sujet de film.

Et voilà : l'intrigue est subordonnée aux personnages.

Prenons un autre exemple. *Citizen Kane*. Les critiques de cinéma adorent dire que c'est le plus grand film jamais réalisé, et avec raison, car tout y est. Sens sous-jacent, direction artistique, mise en scène, tout ce qui fait d'un grand film une œuvre d'art et pas une publicité rallongée pour Microsoft, Chrysler et Frito-Lay, comme semblent l'être les films ces derniers temps.

*Citizen Kane*, donc, histoire d'un magnat de la presse, Charles Foster Kane, terrassé par les excès et l'ambition – ces qualités mêmes qui ont alimenté son ascension, des qualités nées d'un envahissant complexe d'Œdipe qui réduit à néant sa réussite, condamne son mariage et finit par causer sa mort.

Condamné par ce cercle vicieux qui se trouve au cœur même de sa personnalité, le pauvre Charlie meurt seul et sans amour, simplement parce qu'il n'a jamais réussi à se détacher du sein de sa mère.

Ou peut-être pas du sein... parce que le mot que Kane prononce en rendant son dernier soupir, quand ses doigts se desserrent et qu'il lâche la boule à neige – ou la boule de cristal, dans laquelle il n'a pas su lire son avenir immédiat, et voir que sa vie n'était pas seulement foutue mais finie – ce mot, *Rosebud*, était, ainsi que le veut la légende, un clin d'œil d'Orson Welles en référence au petit nom affectueux que donnait William Randolph Hearst (le personnage qui inspira Charles Foster Kane) au vagin de sa maîtresse.

*Rosebud*. Bouton de rose. Le premier mot que l'on entend dans le film et le dernier que l'on voit, peint sur une luge d'enfant jetée dans un feu, et que les flammes dévorent et effacent.

Une fois que vous connaissez ce petit détail, vous ne pouvez plus regarder *Citizen Kane* de la même façon. Vous entendez *Rosebud*. Vous voyez *Rosebud*. Vous pensez : « vagin ».

Vous vous dites qu'Orson Welles a peut-être essayé de nous dire quelque chose ? Je crois que c'était ceci : Charles Foster Kane avait vraiment baisé sa propre mère. Et ça – on ne s'en étonnera pas –, c'était la source de tous ses problèmes.

Encore une fois. L'intrigue est toujours subordonnée au personnage.

Ne l'oubliez pas.

Soit dit en passant, il y a un seul et unique type de films qui ne suit pas cette règle. Un genre qui l'enfreint de manière flagrante. Et non seulement il l'enfreint, mais il la renverse, juste parce qu'il en a la possibilité, et parce qu'il s'en fout royalement : c'est le film porno.

Mais n'allons pas plus loin.

Quoi qu'il en soit, cette règle, je me suis rendu compte qu'elle s'applique autant à la réalité qu'à la fiction. C'est non seulement dans les films que ce qui nous arrive est subordonné à notre identité, nos actions et nos motivations, mais aussi dans l'histoire de notre vie, les choix que nous faisons et les voies que nous empruntons.

Le chemin sur lequel on se trouve, on ne peut pas le voir. Ce n'est pas la route de brique jaune, l'autoroute du soleil ou une simple deux-voies. Je connais la route que j'ai prise seulement lorsque je suis arrivée à destination, que je me retourne pour mesurer la distance parcourue et que je me rends compte que durant tout ce temps, les choix que j'ai faits et les directions que j'ai suivies m'ont menée là où je suis.

Voilà comment ça marche. Pour pouvoir vous expliquer comment j'ai fini à la Juliette Society, il faut que je commence par le début.

Pas le tout début. On va garder les photos gênantes de moi bébé pour une autre fois. Et tous ces souvenirs d'enfance apocryphes qui identifient les origines des traumatismes que je traîne depuis. Comme la fois où j'ai pissé dans ma culotte au catéchisme pendant que sœur Rosetta nous racontait l'histoire de Noé et de son arche.

Donc, non, pas au tout début, mais pas bien loin.

Et il faut que je vous précise un peu mon personnage, mon talon d'Achille. Il faut que je commence par Marcus, mon prof, dont je suis secrètement amoureuse.

Toutes les filles n'ont-elles pas un amour secret? Un être sur lequel elles peuvent projeter leurs fantasmes sexuels les plus débridés? Le mien est Marcus, qui, à son insu, est devenu mon fétiche dès l'instant où je suis entrée dans sa classe.

Marcus: brillant, ébouriffé, bel homme, timide – timide au point de friser la froideur – et passionné. Marcus, qui m'a fascinée dès l'instant où j'ai posé le regard sur lui. Rien n'inspire plus la curiosité d'une femme qu'un homme émotionnellement distant et indéchiffrable, surtout sexuellement. Je n'arrivais pas à mettre une étiquette sur Marcus.

Dans la théorie du cinéma, il y a un terme, « la frénésie du visible ». On peut le définir comme quelque chose qui a trait au plaisir. Le plaisir intense que nous éprouvons à regarder, voir et comprendre des vérités évidentes de l'existence du corps physique et de ses mécanismes, déployés en grand sur l'écran.

C'est ce que j'éprouve avec Marcus. Quand je suis assise au premier rang de l'amphithéâtre, là où je peux le voir le mieux, se découpant sur le tableau blanc, illuminé par les néons qui

paraissent aussi éclatants que des projecteurs sur un plateau de cinéma. Je m'assois à cet endroit précis à chaque cours, au premier rang de cette immense salle qui en compte une quarantaine, pile au milieu, juste devant son bureau, à l'endroit où il ne peut manquer de me remarquer. Pourtant, Marcus croise rarement mon regard. Il ne se tourne même pas dans ma direction, il s'adresse à la salle – tout entière – sauf à moi, et cela me donne l'impression que je ne suis pas là, que je n'existe même pas.

Il est là, et pas moi, et ça me rend folle: la frénésie du visible.

Je me demande s'il me tient la dragée haute simplement parce que j'en fais des tonnes pour le cruiser.

Les jours où j'ai cours – lundi, mardi, vendredi –, je me surprends à m'habiller pour lui. Aujourd'hui ne fait pas exception. Aujourd'hui, j'ai choisi un jean moulant qui fait ressortir mon cul, un soutien-gorge à armature qui rehausse les seins et les écarte, un débardeur à rayures bleues et blanches qui en accentue les courbes, et un cardigan bleu marine qui les encadre et attire le regard vers eux.

Je veux qu'il remarque mes seins et qu'il pense à Brigitte Bardot dans *Le Mépris*, à Kim Novak dans *Sueurs froides*, à Sharon Stone dans *Basic Instinct*.

C'est assez énorme?

J'espère bien.

Donc, aujourd'hui, comme toujours, je suis assise en cours et, tout en faisant mine de prendre des notes, je déshabille Marcus du regard. Il parle de Freud, Kinsey et Foucault, du spectacle du cinéma et du regard féminin, et j'essaie de suivre la courbe de sa queue dans ce pantalon de costume marron un peu trop moulant à l'entrejambe pour empêcher de la deviner.

Il est à moitié assis sur son bureau, une jambe perchée dessus formant un angle droit presque parfait avec l'autre, fermement posée par terre. Et tout en mâchouillant un crayon, je compte les centimètres entre l'entrejambe et la cuisse afin d'évaluer épaisseur, volume et longueur.

Je note proprement ces chiffres dans le coin supérieur droit de mon bloc, qui, après vingt minutes de cours, ne contient que des gribouillis et des dessins. Et quand je fais le calcul mentalement, je suis impressionnée. Parce que Marcus a de toute évidence une bite qui est plus qu'en harmonie avec la taille de sa cervelle.

Cela ne devrait pas m'étonner. Si encore c'était la première fois que je faisais ce calcul. À chaque cours, c'est le même manège. Et miraculeusement, ce sont les trois mêmes chiffres qui sortent. Comme si je décrochais le gros lot à chaque fois. Et c'est le même petit frisson qui me parcourt immanquablement.

Comme je l'ai dit, Marcus ne remarque rien. Pour lui, je suis absorbée par son cours. Ce n'est pas que je me fiche du sujet ou que je n'écoute pas. Je suis suspendue à ses lèvres tout en étant simultanément distraite. Je fais dans le multitâches.

Marcus parle de Kinsey et de la conclusion de cette fameuse étude selon laquelle les femmes ne réagissent pas aux stimuli visuels comme les hommes, et parfois pas du tout. Je m'inscris en faux. Et si Marcus savait l'effet qu'il a sur moi, il en ferait autant.

Il glisse habilement de Kinsey à Freud – un autre vieux pervers qui avait d'étranges idées sur la sexualité féminine – et là, il a lancé ma mécanique à plein régime.

Il écrit CASTRATION sur le tableau. Puis ENVIE DU PÉNIS. Il les souligne deux fois tout en les répétant à voix haute. Et vous vous dites sûrement que c'est le genre de truc

qui va démolir mon fantasme de masturbation scolastique, pas vrai?

Faux.

Voyez-vous, Marcus a une voix qui fait penser au sucre de canne – suave, sombre, riche. Quoi qu’il dise, ça me rend toute moite. Mais les mots qu’il prononce et qui m’excitent vraiment sont les moins sexuels qui soient. Des mots qui ont une sonorité sèche, glaciale et technique, pourtant quand Marcus les prononce, on croirait qu’il dit des obscénités – d’une manière intello.

Surtout ces mots-là :

Abjection.

Catharsis.

Sémiotique.

Sublimation.

Triangulation.

Rhétorique.

Urtext.

Le dernier n’est pas le moindre, c’est mon préféré absolu, celui qui règne sur tous les autres :

Hégémonie.

Quand Marcus parle, c’est avec une autorité si calme qu’il me tient sous son empire et qu’il pourrait me demander n’importe quoi, je le ferais.

Et donc, quand il dit « envie du pénis », je l’entends supplier, ordonner et exiger : « S’il te plaît, baise-moi. »

Et bien qu’il ne me regarde pas, je sais que c’est à moi qu’il parle, et seulement à moi.

Seulement à moi.

Que je sois éprise de Marcus n’a rien à voir avec Jack. J’aime Jack et rien que lui. Marcus, c’est juste un amusement, un petit épisode romantique que j’ai inventé pour me distraire en

**CATHERINE, UNE ÉTUDIANTE EN QUÊTE DE PLAISIRS**, pénètre dans l'univers mystérieux d'un club très privé, la Juliette Society. Les puissants de ce monde s'y rencontrent à l'abri des regards pour explorer leurs fantasmes les plus voluptueux, mais aussi les plus pervers. Que découvrira la jeune femme sur les liens ténébreux qui unissent sexe et pouvoir ? Ce roman sulfureux repousse dangereusement les limites de l'érotisme et soumet nos sens à une expérience intense et torride.

**SASHA GREY**, star incontestée de l'industrie pornographique d'Hollywood, a exploré de nouvelles facettes de son talent dans la série *Entourage* et dans le film de Steven Soderbergh, *The Girlfriend Experience*. *La Juliette Society* est son premier roman.

